

LE PLESSIS • *Tiers lieu*
commun culturel et humaniste

dossier de presse

Les malheurs de Sophie • 25 ans après

22 novembre 2024 - 20h30 > La pléiade, La Riche

Création Cie Diotima



L'EQUIPE ARTISTIQUE

d'après la **Comtesse de Ségur**

Conception, mise en scène José Manuel Cano Lopez

Textes des chansons et assistant à la dramaturgie Jean-Louis Maitre

Jeu et chant Françoise Cano Lopez, Babette Guitton, Bony Guitton, Jean-Louis Maitre, Alain Papillon

Musique Anne Marie Panhaleux **scénographie** Camille Lebègue

Création lumière Clément Cano Lopez

Régie technique (son, lumière, vidéo) Victor Alloncle

PRODUCTION ARTISTIQUE

Compagnie Diotima

avec le soutien du Plessis Tiers Lieu - commun culturel et humaniste et la Pléiade de La Riche



la pléiade

La Compagnie Diotima est en résidence permanente au Plessis Tiers Lieu. Elle ne bénéficie d'aucune subvention.

POURQUOI UNE NOUVELLE CRÉATION

25 ANS APRÈS



L'idée de proposer une nouvelle création vingt-cinq après celle de 2000 peut sembler incongrue. Et ce d'autant plus que **Les Malheurs de Sophie** fut la création la plus jouée du répertoire de la Compagnie Cano Lopez : près de 300 représentations dans 50 villes et villages en France mais aussi en Suisse, au Danemark, en République Tchèque et en Slovaquie devant plus de 120 000 spectateurs.

Pourtant le désir de se coltiner au roman rose de la Comtesse de Ségur ne s'est pas du tout émoussé...

Mais, bien évidemment, il ne pouvait s'agir de reproduire la mise en scène de la création pour arriver à une reconstitution historique d'un spectacle « disparu »...

Le principal axe dramaturgique des **Malheurs de Sophie – 25 ans après** s'inscrit dans la recherche engagée avec le premier spectacle : **une quête dans la mémoire...**

Les cinq acteurs ont tous, à des degrés divers, contribué à l'enrichir : Françoise Cano Lopez et Alain Papillon ont endossé les robes-costumes des Sophie lors des 289 représentations de la version 2000, Jean-Louis Maître a écrit le texte des chansons-songs et jouait dans une première recherche en 1998 avec mon Atelier de Création, Bony et Babette Guitton, quant à eux, jouaient dans une version courte aux **Paysages Nocturnes** du Grand Pressigny... Les souvenirs se sont estompés, la mémoire est parfois défaillante, et leurs corps sont aussi marqués par ces vingt-cinq ans passés...

Mais le désir de goûter de nouveau à ces univers gais, nostalgiques et cruels est toujours tenace. Cette improbable et inattendue étape se construit aujourd'hui avec toujours un bonheur égal.

Il s'agira dans ces **Malheurs de Sophie – 25 ans après** de poursuivre cette quête dans la mémoire...

José Manuel Cano Lopez – octobre 2024

PRÉSENTATION

La Chambre des souvenirs

Des personnages, des fantômes vieillissants apparaissent de l'obscurité : peut-être un groupe de vieux comédiens amis (septuagénaires) qui se souviennent des bribes d'un spectacle théâtral vu ou joué, par eux, un quart de siècle auparavant :

Les Malheurs de Sophie.

Les corps sont noueux, les démarches hésitantes, les voix déraillent parfois mais le plaisir du jeu est toujours là.

Ils sont élégamment apprêtés et marchent avec difficulté s'appuyant sur des cannes anglaises d'une blancheur immaculée.

Les souvenirs du roman de la Comtesse de Ségur, et de la pièce créée en l'an 2000, sont bien présents mais à travers le crible de leurs mémoires défaillantes...

Le crépuscule de ces vies théâtrales se décline en tableaux doux-amers entre chien et loup : petites bêtises et grandes punitions, Sophie et ses malheurs, Sophie et ses douleurs... Un monde sucré et féroce, dégoulinant de bonnes intentions, suintant de méchanceté...

Mais comme Sophie avait « une bouche grande et toujours prête à rire », on en rira...

On en rira à travers un léger voile de fièvre infantine :

On rira des douleurs, corps maltraité, joue écorchée, oreille tirée, ventre barbouillé, sourcils coupés..

On rira des drames, animaux massacrés, chat, âne, tortue, poissons, bouvreuil, écureuil...

On en rira à travers treize chansons - songs :

C'était une petite-fille, la poupée de cire, l'enterrement, l'abeille, les cheveux mouillés, Elisabeth, les fruits confits, la boîte à ouvrage, les sourcils coupés, la joue écorchée, corps cabossé, une drôle d'idée, le départ.

Les allées de cailloux pointus, genoux écorchés et goûters surannés du monde de Sophie tapissent notre mémoire collective engluée de fruits confits.

Il ne restera plus que des fragments troubles de l'enfance

- comme le crâne brisé en cent morceaux de la poupée de cire martyre – et surtout un grand éclat de rire devant le cabaret absurde de la vie....

Nous ne sommes plus que dans la lointaine flamboyante comédie musicale mais invités à explorer **La Chambre** de Tadeusz Kantor, où se réveillent des corps, des souvenirs et des fragments théâtraux disparus ... On en rira...

José Manuel Cano Lopez – octobre 2024

ÉLÉMENTS DE DRAMATURGIE : L'ÉCRITURE KANTORIENNE

Cette création s'inscrit pleinement dans les univers de Tadeusz Kantor, auteur et metteur en scène polonais marquant.

« Il serait tentant de placer le théâtre de Tadeusz Kantor sous le signe de la revenance et de la hantise, tant tout y fait retour :

les personnages,

les situations,

les objets,

les espaces,

les mots et les sons, presque tous renvoyant à la sphère autobiographique de l'artiste.

Dans l'espace clos de sa **Chambre** de la mémoire et de l'imagination, la scène, dont l'artiste fait une machine à visionner le passé, jaillissent au rythme des « pulsation de la mémoire »

l'enfance en lambeaux,

les spectres de la famille qui ne se laissent pas oublier.

Ce sont des « clichés », des « empreintes » qui se superposent les uns aux autres sur le mode de la répétition et de la variation et dessinent une réalité anamorphique et fugace, à l'image de l'espace mental de l'auteur.

Car pour que cet éternel retour s'opère, il faut qu'une instance la désire. Sur le seuil du plateau, c'est Kantor qui plonge fantasmatiquement « de l'autre côté » de l'illusion, dans le passé qui, selon lui, seul est réel.

Or, la mort n'ayant d'autre moyen pour apparaître que d'emprunter les voies du vivant, cette conviction artistique, littéralement une croyance chez Kantor qu'il emprunte à la culture yiddish, conduit à une conception de la condition de l'acteur sans précédent. Habité par le mort, il est amené à agir comme un pantin de chair, comme un revenant, hanté par l'âme errante d'un dibbouk.

Dans ce but, Kantor cultive la mémoire comme le corollaire de l'imagination et la seule voie d'accès vers une vérité d'ordre supérieur.

Une telle idée repose sur la certitude que non seulement « Le souvenir vit au même niveau que les événements réels de notre vie quotidienne », mais que « seul le passé est réel et digne d'être présenté dans l'œuvre d'art. »

ÉLÉMENTS DE L'ESPACE DE LA SURVIVANCE

Kantor s'arrange donc, dans « son univers instrumental clos » « avec les moyens du bord », c'est-à-dire un ensemble hétéroclite... d'outils et de matériaux... »

De la sorte se dessine un espace de la survivance :

sur la scène transformée en plaque de la mémoire, - comme on parle de plaque argentique en photographie -, reviennent, selon le mouvement propre aux souvenirs,

les fantômes,

les « restes »

et les « empreintes »,

« ces paradoxales choses du temps, à peine existantes, indestructibles pourtant, qui nous viennent de très loin et sont incapables de mourir tout à fait »

Didi-Huberman, Georges, Ninfa moderna, Essai sur le drapé tombé, Paris, Gallimard,

L'espace de la représentation n'est autre qu'une « chambre de la mémoire », c'est-à-dire une « chambre de l'imagination » vouée à révéler, comme dans la chambre noire de l'appareil photographique ou dans le cristallin de l'œil, la persistance des images mémorielles, au rythme de la « pulsation des clichés de la mémoire ».

Selon Kantor, nos souvenirs ne reviendraient pas au gré d'une narration linéaire mais, sous la forme de clichés dont les négatifs seraient extraits de notre mémoire, au hasard.

PERSONNAGES

Chacun de ces personnages, porté par l'acteur équivaut à une image de la mémoire, fixée dans un fichier, stratifiée comme une empreinte.

Le processus selon lequel ils apparaissent ne doit rien ni à la psychologie ni à la chronologie : on ne sait jamais s'ils sont morts ou vivants, ou encore un peu vivants. Leur identité est incertaine.

Pris dans le flux d'une mémoire *zeitlos* (« intemporelle »), telle qu'évoquée par Freud pour qualifier l'inconscient, ces personnages apsychologiques sont insensibles aux continuités narratives comme aux contradictions logiques. En revanche, ils apparaissent et disparaissent selon un « temps symptomal », celui de l'auteur qui s'est imposé le risque de « descendre dans les profondeurs de la nature pulsionnelle, où l'esprit humain épouse la matière sédimentée de façon non chronologique ».

Selon Kantor, en effet, les comédiens ne « jouent pas » : ils restent eux-mêmes, car ils sont possédés par les âmes errantes qui s'expriment à travers eux, les hantent et déforment leurs paroles sans toutefois parvenir à les faire disparaître totalement. En d'autres termes, ces acteurs sont habités par « l'imagination des morts ».

Cette aporie cultivée dans l'ensemble du Théâtre de la Mort, qui consiste à présenter sous les mêmes traits le mort et le vivant, trouve sa figuration dramatique la plus emblématique dans le mannequin qui surgit pour la première fois, dans ***La Classe morte*** (1975), l'œuvre maîtresse de Kantor.

Anne Ubersfeld suggère à ce sujet que Kantor est parvenu à « transformer ses personnages en morts » en jouant d'une « figure de rhétorique capitale au théâtre », l'oxymore. ***« Il ne faut pas montrer les morts comme morts, écrite, mais comme morts-vivants, ou mieux, comme vivants toujours-déjà morts, chargés de figurer des morts vivants quelque part ».***

C'est sans doute parce que Kantor est convaincu que l'« ***On ne revient jamais vivant au pays de sa jeunesse qu'il déambule dans sa mémoire en lambeaux parmi les avatars de lui-même et les spectres de ses chers disparus. Tous reviennent sous les traits de cire, qu'ils soient ceux d'un mannequin ou d'un acteur qui l'a pris pour modèle.*** »



La Classe Morte T.Kantor

FRAGMENTS DU TEXTE

SONG : LA JOUE ÉCORCHÉE

Sophie va s'faire attraper
Sophie va
Sophie va
Sophie va s'faire attraper
Que voulez-vous, elle a griffé !

Paul a la joue écorchée
Paul a la
Paul a la
Paul a la joue écorchée
Que voulez-vous, elle l'a griffé !

Sophie l'a bien regretté
Sophie l'a
Sophie l'a
Sophie l'a bien regretté
Que voulez-vous, elle a griffé !

Paul dans le houx s'est jeté
Houla-la
Houla-la
Paul dans le houx s'est jeté
C'est qu'il voulait l'innocenter !

Sophie alors étonnée
Sophie ah !
Sophie ah !
Sophie alors étonnée
Vient de découvrir la bonté !

Les SOPHIE-POUPEES se prennent une gifle.

On entend un « Aïe ».

FIÈVRE 12

On entend des chuchotements : « chut, chut, Sopaletta, Sopaletta... » et aussi quelques notes de piano...

SOPHIE 1 :

Les joues et les lèvres devinrent pâles comme si elle était malade, et restèrent toujours sans couleur.

Sophie pleura mais la poupée resta pâle.

SOPHIE 2 :

Sophie avait brûlé les cheveux de la poupée, qui était chauve. Sophie pleura, mais la poupée resta chauve.

SOPHIE 3 :

Le bras de la poupée resta plus court que l'autre. Sophie pleura, mais le bras resta plus court.

SOPHIE 4 :

Les pieds de la poupée s'étaient fondus et étaient dans le seau. Sophie pleura, mais la poupée resta sans jambes.

SOPHIE 5 :

La tête de la poupée s'écrasa contre les pierres et se cassa en cent morceaux. Sophie ne pleura pas, mais elle invita ses amies à venir enterrer la poupée.

SOPHIE 1 :

Poupée fendue.

SOPHIE 2 :

Poupée foutue.

SOPHIE 3:

Poupée fondue.

SOPHIE 4 :

Poupée mourue. Sopaletta.

NOTES DE MISE EN SCÈNE

DE LA CRÉATION EN 1999



De premier abord, quand on vit en 1999 la quarantaine bien entamée, se plonger dans l'univers littéraire de la Comtesse de Ségur « née Rostopchine », ressemble bien à un long voyage dans le temps, un retour inattendu vers un âge d'or que l'on croyait enfoui à tout jamais dans la mémoire.

Dans un pays à l'étrange langue, les souvenirs lointains d'une enfance berruyère reviennent dans un brouillard épais : petit garçon du Sud luttant contre des angines incessantes. La gorge en feu, l'odeur du chocolat chaud, la tête cachée sous les couvertures, par des après-midis enfiévrées, le livre à la couverture rose posé tout près, la main prête à s'en saisir dès le premier répit de la maladie... Puis s'oublier :

là où les enfants accumulent les bêtises mais deviennent forcément bons, où les parents sont très méchants (l'affreuse Mme Fichini !), ou d'une bonté à toute épreuve (la douce Mme de Fleurville !)... Mais où toujours les méchants sont punis et les bons récompensés...

Les malheurs de Sophie, Les petites filles modèles, Les vacances, François le bossu, Le Général Dourakine, Un bon petit diable... la nostalgie finit par disparaître au fil des lectures...

Un autre monde remplace l'univers sucré des lectures enfantines ; le rire se coince dans la gorge, le sourire devient grimace, le plaisir enfantin se mue en étonnement d'adulte.

La morale brutale apparaît alors sans fard; un enfant doit être impérativement formé en suivant un chemin tracé tout droit, une seule voie possible : un parcours inéluctable qui doit impérativement le mener de la méchanceté à la bonté...

La préface de la Comtesse de Ségur pour **Les malheurs de Sophie** ne laisse aucun doute :

« Chère enfant, tu me dis : « Oh ! grand'mère, que je vous aime ! vous êtes si bonne ! » Grand'mère n'a pas toujours été bonne, et il y a bien des enfants qui ont été méchants comme elle et qui se sont corrigés comme elle. Voici des histoires vraies d'une petite fille que grand'mère a beaucoup connue dans son enfance ; elle était colère, elle est devenue douce ; elle était gourmande, elle est devenue sobre ; elle était menteuse, elle est devenue sincère ; elle était voleuse, elle est devenue honnête ; enfin, elle était méchante, elle est devenue bonne. Grand'mère a tâché de faire de même. Faites comme elle, mes chers petits-enfants ; cela vous sera facile, à vous qui n'avez pas tous les défauts de Sophie. »

Il est vrai que les enfants ne lisent pas les préfaces !

La lecture qui se fait, alors, des **Malheurs de Sophie**, apparaît sous un jour moins lumineux, plus menaçant, un ciel chargé de début d'hiver, un bleu très sombre et une déchirure troublante :

Et l'on découvre alors,
Sophie et ses malheurs, Sophie et ses douleurs,
un monde toujours sucré mais féroce,
dégoulinant de bonnes intentions mais suintant de méchanceté.

La vision rieuse mais trompeuse de l'âge d'or de l'enfance s'éloigne et l'on assiste, ébahi, au chemin de croix de Sophie la rebelle ; Sophie la gourmande, la désobéissante, la menteuse, la voleuse, la coquette, la tortionnaire mais surtout la malheureuse :

« Sophie regarde ses jambes ; malgré la chaux qui tenait encore, elle voit que ses souliers et ses bas sont noirs comme s'ils sortaient du feu. Elle crie plus fort, et d'autant plus qu'elle commence à sentir les picotements de la chaux, qui lui brûlait les jambes. »

« Sophie ne disait rien ; elle restait immobile et rouge, la tête baissée, les yeux pleins de larmes. »

« Mme de Réan lui tira fortement l'oreille. Sophie poussa un cri, se releva d'un bond et resta tremblante devant sa maman. »

« Le doigt de Sophie saignait si fort, que le sang coulait à terre. »

« Sophie, qui était réellement malade, se laissa mettre au lit sans rien dire. Elle passa une mauvaise nuit, très agitée ; elle souffrait de la tête et de l'estomac... »

« L'écureuil lui mordit le doigt. Sophie se mit à crier et retira promptement la main pleine de sang... »

Et nous n'en sommes qu'à la moitié du récit... Les aventures s'enchaînent, la morale reste la même :

« Sophie n'était pas très obéissante, nous l'avons bien vu dans les histoires que nous venons de lire; elle aurait dû être corrigée, mais elle ne l'était pas encore: aussi lui arriva-t-il bien d'autres malheurs. » (Chapitre XIII)

Le souvenir univoque d'un monde heureux s'efface lentement et apparaissent alors les peurs, toujours présentes, de l'enfance mais aussi les brimades, les humiliations, les punitions. Le corps de Sophie en porte les stigmates durant tout le récit : sourcils coupés, ventre endolori, doigt blessé, main mordue, oreille tirée ... Le martyre subi par la poupée de cire, au début du récit, n'est que la métaphore annonciatrice de ses propres souffrances.

La cruauté et la mort, bien que dissimulées par la bonne morale, ne sont jamais bien loin : l'enterrement de la poupée de cire, les petits poissons coupés en tranches, le poulet noir dévoré par un vautour, l'abeille coupée en morceaux, l'écureuil aux reins brisés, les chiens mordus par les loups, le bouvreuil étouffé, le chat tué à coups de pincettes, l'âne maltraité, la tortue noyée...

Les récits troubles de la bonne Comtesse de Ségur découvrent alors des paysages nouveaux. Loin des vérités toutes simples et toutes faites, l'enfance apparaît dans toute sa complexité, avec sa cohorte de peurs, d'erreurs, de joies et de malheurs.

C'est ce qu'il nous faudra mettre en jeu...

Il s'agira pour nous de mettre en relief la mémoire, parfois ténue, de l'âge d'or de l'enfance, mais sans en négliger aucune des facettes, contradictoires mais complémentaires, présentes dans **les Malheurs de Sophie** :

les moments de bonheur mais aussi les humiliations et les brimades, le corps dans l'étonnement de sa croissance et le corps martyrisé, les plaisirs enfantins et les peurs obscures, l'appétit de vie et la présence de la mort, la cruauté et la tendresse...

Le texte de la Comtesse de Ségur sera un pré-texte à la création puisque onze scènes-chants en composeront la structure :

C'était une petite fille, la poupée de cire, l'enterrement, l'abeille, les cheveux mouillés, Elisabeth, les fruits confits, la boîte à ouvrage, les sourcils coupés, la joue écorchée, le départ.

Onze chansons et des bribes de texte,
onze tableaux, quatre chanteurs-acteurs et une pianiste-chanteuse,
cinq longues robes de petites filles de deux mètres de hauteur,
cinq cadres-mémoires,
cinq petites poupées de porcelaine,
Un sol de cailloux bleus et un ciel, chargé, d'hiver menaçant...

« **Ce soir, j'ai fait un drôle de rêve...** »

José Manuel Cano Lopez - novembre 1999

NOTES DRAMATURGIQUES

DE LA CRÉATION EN 1999

Ouvrir, rouvrir **Les Malheurs de Sophie** à la demande de José Manuel Cano Lopez. Y respirer les parfums de l'enfance...

Souvenir de ces lectures de fièvre, quand on était enfant, bien à l'abri sous les couvertures. Voir ressurgir la mémoire de nos tout premiers bobos.

Retrouver soudain le terrifiant témoignage de Michel Leiris, ethnologue de lui-même, traquant dans l'écriture psychanalytique de L'Age d'homme, l'étrange tribu des Enfants : « âgé de cinq ou six ans, je fus victime d'une agression. Je veux dire que je subis dans la gorge une opération qui consista à m'enlever les végétations... »

Même souvenir, chez Michel Tournier, pour les amygdales, cette fois...

Alors, on y replonge, dans **Les Malheurs de Sophie**, de plus en plus curieux. Et surgissent pêle-mêle des cohortes d'enfants battus : Jacques Vingtras donne la main à Poil de Carotte, David Copperfield danse la gigue avec Nicholas Nickleby, tandis que Gavroche et Charles Lance tirent la langue à Madame Mac Mich...

Le Petit Chose ? Il pleure dans son coin...

On se dit : « Mais comment vivait-on ces chagrins ? Comment soignait-on les bobos du cœur, du corps ou de l'âme ? »

La Comtesse de Ségur, c'est aussi l'auteur de **La Santé des enfants**. Le doux grelot que l'on entend, est-ce la troïka de Voronovo ?

Non, ce sont les ventouses appliquées sur le dos d'un bronchitique devant les enfants étonnés, un peu inquiets, ne perdant rien de l'étrange cérémonial...



Qu'ils apprennent donc la douleur !

Mgr de Ségur, Gaston, le fils chéri de la Comtesse, celui dont elle a douloureusement ressenti la cécité précoce, après avoir tremblé de l'enfermer dans ces pensions à la Nick, d'Un Bon petit diable, Gaston de Ségur s'est fait une spécialité de l'accompagnement des mourants. Pour leur édification.

Alors, comptons les morts de Sophie : la poupée, les petits poissons, le poulet noir, l'abeille, l'écureuil, le bouvreuil, le chat, l'âne, la tortue !

Une mort qui rôde autour d'elle et plante ses crocs dans sa robe de dentelle lors de l'épisode des loups.

Madame la Comtesse reçoit : Louis Veillot, l'éditorialiste de L'Univers religieux, le pilier moral du second empire. Il écrit **La Bible d'une grand-mère** :

« Armand : Comment ! Le bon dieu fait tuer de pauvres enfants ? Grand-mère : Oui, ces enfants élevés par de méchants parents devaient devenir en grandissant, aussi mauvais que leurs pères et mères. Dieu a voulu que toute cette race fût détruite... »

Revoilà les enfants, sacrifiés. A la cause cette fois...

Quelles mélodies retentissent aux Nouettes ? Les Jeux d'enfants de Bizet ? Comment « fait-on salon » chez la Comtesse ?

L'Histoire de la vie privée des Français, la collection de P. Ariès et de G. Duby, ne nous le dira pas, mais elle nous éclaire sur tous ces rituels qu'on observe avec les yeux de Sophie.

Le corps.

Ah ! Le corps !

Le corps mortifié, tuméfié, cabossé de la petite fille !

On ouvre **L'Histoire d'une âme de Thérèse de l'Enfant Jésus et de la Sainte Face**. Une payse de la Comtesse, qui naît un an avant la mort de celle-ci...

Et de Sainte-Thérèse à Saint-Augustin, malgré tous ces siècles, il n'y a qu'un tout petit pas.

A cloche-pied.

Dans ses **Confessions**, l'évêque d'Hippone pose de drôles de questions lui aussi : « Peut-on se persuader qu'un enfant soit innocent ? »

La comtesse a répondu.

Que dit le catéchisme ?

« Quand une mère se couche pour mourir - Mon Dieu ! Quelle agonie horrible pour la Comtesse elle-même ! - elle semble confier à ses enfants : j'ai fait ce que j'ai pu pour vous. Maintenant c'est l'affaire de Dieu. »

L'affaire de Dieu ou la part du Diable ?

Que de bêtises ! Que de corrections ! Les Malheurs de Sophie : une encyclopédie de l'espièglerie !

Et pourtant...

Pourtant Sophie retourne toujours à ses joujoux :

« A travers ces barreaux symboliques séparant deux mondes, la grande route et le château, l'enfant pauvre montrait à l'enfant riche son propre joujou, que celui-ci examinait avidement comme un objet rare et inconnu. Or, ce joujou, que le petit souillon agaçait, agitait et secouait dans une boîte grillée, c'était un rat vivant ! Les parents, par économie sans doute, avait tiré le joujou de la vie elle-même.

Et les deux enfants se riaient l'un à l'autre fraternellement, avec des dents d'une égale blancheur. »

Baudelaire et la Comtesse ! Quel rapprochement hardi ! C'est vrai. Que voulez-vous, l'écriture de la Comtesse est pauvre, il faut s'y faire, c'est comme ça ! Mais les parfums d'enfance balaient tout ça !...

Jean-Louis Maitre - 1999

"Le joujou du pauvre" s'écrit en même temps que Les Malheurs !



Les Malheurs de Sophie par la Compagnie José Manuel Cano Lopez
Photo de Jacques Guittier

LE SUCCÈS DE LA CRÉATION EN 2000

Les Malheurs de Sophie fut créé en 2000 au Plessis, théâtres à Tours...

Le spectacle fut joué près de 300 représentations (289 exactement), devant plus de 120 000 spectateurs, en France et dans quatre pays européens :

à Tours (*Le Plessis et l'Opéra de Tours*), Aubusson, Cergy Pontoise, Angoulême (*Scènes nationales*), Lyon (*Centre dramatique national – TJA*), Thouars, Vesoul, Chartres, Fougères, Belfort, Sablé sur Sarthe, St Malo, Châteaubriant (*Scènes conventionnées*), Sambin, Athis-Mons, Beauvais, Bron, Giers, Lattes, Rennes, Vierzon, Villefranche-de-Rouergue, Auneau, Salbris, Cholet (*centres culturels*), mais aussi au Théâtre de l'Épée de bois (*Cartoucherie de Vincennes*) et au Festival Tempo de l'Île de la Réunion, Vernou, Le Grand Pressigny, Joué-lès-Tours, Cinq Mars La Pile, Avord, Cormery, Beaulieu-lès-Loches, Yzeures sur Creuse, La Pléiade La Riche (*dans le 37*) et au Théâtre de Genève Givisiez (*Suisse*), Théâtre des Osses de Fribourg, Théâtre d'Estavayer le Lac (*Suisse*), Théâtre de Bulle (*Suisse*), Théâtre d'Odense (*Danemark*), Festival européen de Hràdec Kralové (*République Tchèque*), Festival de Banska Bystrika (*Slovaquie*)

L'accueil de la presse fut unanime :

« *La salle est pliée en deux. Ces grandes personnes, qui rigolent de bon cœur, s'amuse ainsi des malheurs de la pauvre Sophie. Un œil arraché à la poupée par-ci, une bête martyrisée par là... les ébats de cette petite teigne n'ont plus rien d'alarmant. Si le roman de la Comtesse a perdu de sa saveur, il retrouve, sous l'œil amusé de José Manuel Cano Lopez, sa raison d'être...* »

Loïck Gicquel – La Nouvelle République

« *Loin des vérités toutes faites, l'enfant s'y montre dans toute sa complexité. (...) Ne nous y trompons pas, sous son apparence de bonne engoncée dans les bons sentiments, la Comtesse était une fine psychologue. Merci à José Manuel Cano Lopez de nous l'avoir révélée dans ce rôle inattendu et, surtout, de cette façon – là.* »

André Camp – L'Avant Scène Théâtre

« *Sophie et ses malheurs montent sur scène, dans une comédie chantée sucrée-salée. Au travers de douze chansons et d'extraits de textes, Sophie pleure, Sophie boude, Sophie fait des bêtises. Le spectacle de la Compagnie José Manuel Cano Lopez nous montre les deux faces de l'enfance, à la fois drôle et féroce. Les histoires de la comtesse de Ségur nous ont bercés bambins, mais une fois adultes, on n'en retient souvent qu'un monde idyllique de petites filles coiffées d'anglaises aux robes froufrouantes. Or, ces histoires parlent aux plus jeunes parce qu'elles racontent leurs peurs, leurs joies, leurs tâtonnements ; bien loin de l'image d'une enfance insouciant, continent perdu du bonheur. Apprendre, grandir, ce n'est pas si facile. Il est des jours où, même en pantacourt très mode, on ressemble un peu à Sophie.* »

Nathalie Demichel – Plum'Art

La Comtesse de Ségur chez Goya

« Comme des bribes éparses surgies d'un passé lointain, un à un, quatre personnages aux allures de poupées de chiffon arrivent lentement sur la scène plongée dans le noir, un projecteur n'éclairant, juste sur le devant, qu'une drôle de nature morte : une table à repasser où est posée une bassine. Étrange atmosphère, que renforcent des comptines mêlées de moulin à musique, des lueurs de bougies, un rite de purification... Un monde s'éveille, lié à l'enfance, à moins qu'il ne s'agisse d'une sorte de cauchemar fiévreux qui commence délicatement à habiter un non moins étrange décor de cadres vides et de tableaux de toutes formes, avant de s'en emparer, de l'animer. Quatre poupées, quatre Sophie, celle de la comtesse de Ségur, quatre diables et leur train qui grimacent, rient, pleurent et chantent le calvaire d'une enfant méchante qui est devenue bonne, puis, qui prennent congé aussi délicatement qu'elles étaient apparues. Laissant sur scène une infinie nostalgie, une insondable tristesse, une irréparable déchirure. Une douleur. Celle que ressent tout adulte par rapport au souvenir de l'enfance.

D'une grande perfection technique dans son agencement et son déroulement, d'une grande qualité de jeu dans ses parti pris radicaux, « **Les Malheurs de Sophie** », imaginé par une compagnie tourangelle à partir des récits d'édification de la comtesse de Ségur, est un spectacle rudement intéressant.

Ces « **Malheurs de Sophie** » mettent fort bien en avant le côté obscur de l'enfance. Ses ambiguïtés troublantes, ses cruautés perverses, son sadisme. Auxquels l'adulte répond avec une fermeté telle, qu'il transforme l'éducation de l'enfant en véritable calvaire, et que la pauvre Sophie connaît à peu près le sort qu'elle fait subir à sa poupée de cire. La naïveté du rire et la drôlerie d'apparence ont tôt fait de disparaître du spectacle pour laisser place à un comique grinçant. Parfois peut-être un peu trop grimacier, mais la limite de la débilité et du dégénéré dans la représentation enfantine est tout à fait assumée par José Manuel Cano Lopez, adaptateur des textes et metteur en scène. Les adultes ne sont pas mieux traités d'ailleurs, rendus qu'ils sont le plus souvent à travers l'imitation grotesque qu'en font les enfants. Et leur autorité est impitoyablement moquée. Le regard est cruel. Il y a ici comme un violent règlement de comptes. C'est Ségur chez Goya. Et puis soudain, la tendresse étouffée, refoulée, se libère. C'est la dernière scène. Une scène pleine d'émotion qui, après tant de débordements outranciers et caricaturaux, touche au cœur. Donnant tout son sens au spectacle, elle éclaire sa cruauté de compassion. »

Nelly Gabriel -Le Figaro

« Les acteurs ont su retrouver les mimiques et la gestualité universelle de la petite enfance : le balancement du corps d'avant en arrière, les genoux se touchant, les mains pétrissant un coin de tablier... Mais ils n'incarnent pas Sophie, ils la donnent à imaginer. Et le spectateur adhère pleinement... »

Annie Forest-Abou Mansou – Sit-Art Mag

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

Tarifs au choix

> Chacun choisit son tarif, chacun choisit son engagement !

5€ tarif solidaire

Le Plessis, tiers lieu est solidaire de toutes et tous et réduit au maximum les freins financiers à l'accès aux spectacles.

8€ tarif partagé

Ce tarif permet de partager les coûts du spectacle entre Le Plessis et les usagers.

14€ tarif de soutien

Ce tarif permet aux usagers qui le souhaitent de soutenir les projets du tiers-lieu.

Gratuit pour les - de 10 ans

Informations et réservation

02.47.38.29.29 ou info@plessis-tierslieu.fr

Date et heure

Vendredi 22 novembre 2024

à 20h30

Lieu

La Pléiade

154 rue de la Mairie 37520 La Riche

Bar et restauration sur place !

MANIFESTATION SOUTENUE PAR



Le Groupe K. est adhérent à :

l'association nationale France Tiers lieux,
la Ligue de l'enseignement,
la FRACAMA

au réseau national Patrimoine – Environnement,
aux Pépinières Européennes de Création,
au Centre National de la Musique,

à l'IETM (réseau international pour les arts du spectacle contemporain),
Membre de la Coordination nationale des lieux intermédiaires et indépendants,

Membre et co-présidence du réseau régional Ambition Tiers-Lieux

Membre de la CRESS (Chambre Régionale de l'Économie Sociale et Solidaire)

Agrément Jeunesse et Éducation Populaire Organisme d'intérêt général

Soutenu par la DRAC-Centre Val de Loire

En convention avec la Région Centre-Val de Loire,
(Lieu intermédiaire de coopération artistique et culturelle),
Missionné par le Conseil départemental d'Indre et Loire,

Conventionné par les Villes de La Riche et Tours